Lídia Jorge

La nuit des femmes qui chantent

Métailié

Extrait de la publication

Extrait de la publication

BIBLIOTHÈQUE PORTUGAISE
Dirigée par Pierre Léglise-Costa

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA NUIT DES FEMMES QUI CHANTENT

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Nous combattrons l'ombre, 2008

Le Vent qui siffle dans les grues, 2004

La Forêt dans le fleuve, 2000

La Couverture du soldat, 1999

Un jardin sans limites, 1998

La Dernière Femme, 1995

La Journée des prodiges, 1991

Le Rivage des murmures, 1989

Extrait de la publication

Lídia JORGE

LA NUIT DES FEMMES QUI CHANTENT

Traduit du portugais
par Geneviève Leibrich

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2012

Extrait de la publication

Titre original : *A noite das mulheres cantoras*
© Lídia Jorge et Publicações Dom Quixote, 2011
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2012
ISBN : 978-2-86424-848-4
ISSN : 0757-9276

À PROPOS DE CE LIVRE

Les pages parvenues entre mes mains et qui m'ont permis d'écrire ce livre étaient au nombre de trente-quatre, elles n'étaient pas accompagnées d'un titre et certains noms et certains faits étaient différents. Dans cette version plus longue, tout le reste, avec ses imperfections, relève entièrement de ma responsabilité.

Je dois dire aussi qu'une de ces pages comportait une épigraphe tirée d'un livre de Nina Berberova rédigée comme suit : *"Mes mémoires prennent fin ici. Mais mon monologue, que personne n'entend, se poursuit."* Très approprié, dès lors qu'il s'agit d'une narration à une seule voix. Néanmoins, je me suis permis de ne pas en faire usage. Tout d'abord, parce que l'histoire d'un groupe de musiciens contient toujours l'histoire d'un peuple, ce qui est le cas des pages qui me furent proposées. Ensuite, parce qu'il n'existe pas de vrais monologues. Je m'associe à ceux qui pensent que narrer, quelles qu'en soient les modalités, est toujours une façon de perpétuer l'enfance du monde. Et votre oreille, qu'il ne faut pas confondre avec la seule matière sensible, est assurément infinie.

L.J.

Pendant deux jours de suite, le vent fustigea les arbres de la place des Fleurs, le sol fut jonché de feuilles et de brindilles, et toutes sortes d'objets qui avaient été cachés pour toujours au fond de sacs en plastique se montrèrent une dernière fois, roulant sur les pavés. Mais ce matin-là, l'employée municipale chargée du nettoyage descendit du camion, munie d'un long balai, et fourra tout ce qu'elle trouva devant elle dans une brouette en métal. Au moment où nous nous croisâmes j'entendis le bruit de ses pas qui offrait une explication au monde – Oubli, oubli.

Pourtant, ce n'est pas l'unique loi qui nous gouverne. Il y a environ trois mois, je me trouvais assise dans la salle d'un ciné-théâtre d'où venait d'être transmis un long spectacle estival, quand un homme vêtu de blanc a volé à ma rencontre, bras grands ouverts : "Tu te souviens de moi ?" a-t-il demandé. Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Son corps était si léger que nous dansions sans nous en apercevoir, et cette légèreté était si évidente que les caméras nous ont fixés, posant leur grand œil minuscule sur nos dos, tantôt le mien, tantôt le sien, pendant que nous tournoyions. Comme tout cela avait lieu simultanément, certaines personnes autour de nous criaient : "Regardez, regardez ! Voyez comment João de Lucena danse avec Solange de Matos…" Et croyant ce qu'elles disaient, une fine ligne de lettres défilait sur l'image de nos silhouettes projetée à l'écran. L'homme sans poids a de nouveau demandé : "Tu te souviens de moi ?" Alors, Gisela Batista, l'héroïne de la soirée, est venue jusqu'à nous et s'est exclamée : "Quelle merveille, tous ces gens se souviendront de vous à tout jamais. Vous êtes beaux, vraiment beaux.

N'arrêtez pas, s'il vous plaît. Regardez comme la production fait pleuvoir sur vos têtes une montagne d'étoiles…" Et se retirant du centre de l'histoire de la soirée où elle, et elle seule, devait figurer, Gisela Batista a écarté les bras en prononçant des paroles aimables et admiratives : "Mon Dieu ! Quel beau souvenir nous allons emporter…" Et nombreux étaient ceux qui nous applaudissaient. Mais nous tournoyions, indifférents aux éclats de lumière projetés sur nos vêtements, car nous étions en train de célébrer une rencontre à l'intérieur de l'empire instantané et, en réalité, cela faisait vingt ans que nous ne nous étions pas vus.

Alors que faire de nos souvenirs privés devant cet auditoire ? Où irions-nous reconstituer les jours qui nous avaient séparés ? À ce moment-là, contrairement aux paroles qui couraient autour de nous, nous n'accordions aucune importance à l'aura de solennité que les autres attribuaient à notre rencontre. Nous nous trouvions au centre de l'attention de tous sans que rien ne le justifie. C'était simplement un soir d'été, la scène à laquelle nous avions participé s'insérait dans un programme comme tant d'autres, un concours estival conçu sur l'impact d'une émission en direct, la frénésie de l'imprévu dominant la contingence et, déjà hors de scène, un des participants se bornait à demander à une collaboratrice : "Tu te souviens de moi ?" C'était par hasard que nous étions ces deux-là, Solange de Matos et João de Lucena. Y avait-il une raison particulière pour que l'assistance s'intéresse tellement à nos mouvements ? Comme tant d'autres personnes, nous nous bornions à danser entre la scène et le premier rang.

Ainsi, quand les lumières les plus vives se sont éteintes, nous sommes sortis dans la rue comme les autres, le trottoir large était étroit pour la foule qui s'y pressait, nous avons été séparés tous les deux pendant quelques instants et ce fut pendant ce bref intervalle que Gisela Batista a abandonné son groupe pour s'avancer vers moi. Son inquiétude était sincère, elle me tenait les mains, ses yeux dévoraient mon visage, elle me demandait : "Solange, tu te sens bien ?" Je lui ai assuré

Extrait de la publication

que oui, je me sentais bien, mais Gisela n'en croyait rien. Ses yeux continuaient à me dévorer : "Ne mens pas. Tu as vu dans quel état ce type est apparu devant nous. Mais écoute-moi, Solange, je te jure que ce n'est pas moi qui l'ai appelé, c'est la production. Et ce n'est pas pour moi qu'il est venu, c'est pour toi. Tu m'écoutes ? Demande à Fernando Santos…"

"Fernando ! Viens ici, s'il te plaît, raconte ce que te disait Lucena quand tu lui téléphonais à Amsterdam. Raconte-nous un peu ça, mon amour…"

Et le producteur a dit en faisant tinter des clés dans sa poche : "Eh bien, c'est vrai, Gisela, chaque fois que Lucena prenait le téléphone, j'expliquais que c'était Mimi qui concourait, mais lui ne s'intéressait qu'à Solange, il voulait savoir si Solange aurait un rôle dans le spectacle, si elle chantait, si elle dansait, si elle parlait. Bref, je disais toujours que non, que l'invitée c'était Gisela Batista, Mimi, mais il faisait la sourde oreille…" Et cet homme appelé Fernando agitait ses clés et était très pressé de retrouver sa voiture garée dans le sous-sol de l'avenue et il disait : "Une belle soirée, un succès retentissant ! Tu as bien mérité ce triomphe, Gisela, tu l'as vraiment mérité. Ça a été une soirée fabuleuse. Ça faisait longtemps qu'une soirée ne se terminait pas ainsi. Sauf que ta victoire est due aussi au numéro de Lucena. C'est moi qui ai eu l'idée de l'inviter, mais j'avoue que je n'étais au courant de rien. Qui aurait pu deviner dans quel état il est ? Qui l'aurait pu ? Une coïncidence totale, un grand succès…"

Les paroles du producteur surgissaient de façon aussi éclairante que rapide, j'avais l'impression qu'elles se déversaient sur moi à la vitesse de la lumière. Sur le trottoir, Gisela Batista était encore vêtue en Cléopâtre, comme si elle était toujours sur scène. Elle venait de reculer de deux pas, elle s'apprêtait à faire demi-tour et j'attendais qu'elle tire une conclusion, qui serait adéquate comme toujours. Ce fut le cas. Gisela m'a serré la main en murmurant des paroles à voix basse dont je parvenais à saisir le sens, du moins pour certaines : "Ne te l'avais-je pas dit ? Tout s'est passé derrière mon dos. Comment aurais-je pu savoir ? Pour que tu comprennes que je n'ai rien

Extrait de la publication

eu à voir avec cette affaire. Il est venu de son plein gré, c'est eux qui ont eu cette idée, pas parce que je lui ai téléphoné…"

Et comme si elle venait de composer, de signer et de dater un document dans lequel elle se déclarait innocente, Gisela Batista, l'ancienne *maestrina*, la numéro un de notre groupe de chanteuses, s'est précipitée vers le rassemblement bruyant qui l'attendait à la porte du ciné-théâtre. Pendant ce temps-là, de l'autre côté de la rue, João de Lucena levait la main pour arrêter un taxi. Il se tenait à côté de deux hommes vêtus de clair-obscur et j'avais l'impression que tous les trois me demandaient en pleine nuit de ce juillet torride comme jamais : "Tu te souviens de moi ?"

J'ai couru vers lui, je suis montée dans le taxi et je me suis lovée sur la banquette arrière à côté de João de Lucena, avec l'idée très juste que, puisque nous étions entrés par inadvertance dans l'empire de l'instantané, nous ferions mieux d'y rester. Sinon, une fois sortis de ce monde en suspens et livrés aux heures naturelles, tout se réduirait ensuite à un lent glissement vers un sol très bas, un glissement parmi des feuilles, des brindilles, des bouts de papier avec des demi-phrases, des écorces d'orange, des photos déchirées, et nous deux dans un taxi, entourés comme toujours d'inconnus, vingt et un ans plus tard.

Mais que faire, maintenant que nous étions entrés dans un taxi ?

À vrai dire, la nuit instantanée avait été longue, elle avait duré deux heures et demie. Elle avait impliqué trente-cinq techniciens, six caméras, un présentateur, cinq chanteuses différentes, une demi-heure d'émission pour chacune, plus la file de leurs accompagnateurs, plus un siège en forme de barque au milieu de la scène et un applaudimètre relié aux lampes rouges de la barque en question où aboutissait le battement des paumes transformé en impulsions chronométrées. J'avais pris place dans la travée latérale, mais j'ignorais que je pourrais être appelée quand Gisela Batista monterait sur la scène, juste

au moment où je venais de m'asseoir à côté des sœurs Alcides, comme convenu, sans aucune attente particulière.

Et cela parce que jadis, quand l'empire instantané s'esquissait à peine, à la fin des années 80, Gisela Batista, Maria Luísa et Nani Alcides, Madalena Micaia et moi-même avions formé toutes les cinq un groupe qui chantait et dansait, qui avait même enregistré un disque, et c'était précisément ce souvenir que la *maestrina* évoquait en public, en compétition avec les autres candidates, de façon à transformer la nuit instantanée en une succession de moments chargés de nostalgie. Des moments si concentrés que, même s'ils duraient plus d'une demi-heure, chaque prestation devait sembler n'occuper qu'une seconde dans la perception de l'assistance. L'explication avait été fournie par Gisela elle-même. Comme par le passé, elle nous avait averties deux jours plus tôt : "Ne vous étonnez pas de ce qui pourra arriver. Dans ce milieu, pour être parfait, ce qui est efficace ne pourra être qu'extrêmement rapide. Parfois on parle sans savoir ce qu'on dit…" avait prévenu Gisela Batista, habituée depuis presque deux ans au rythme rigoureux de cet empire où elle se mouvait comme un poisson dans l'eau.

Pour résumer, la demi-heure qui la concernait s'était passée comme suit. Après la prestation des quatre chanteuses précédentes et après un dernier intervalle qui n'avait même pas duré un instant, Gisela avait surgi au milieu de la scène en foulant les planches au son de la chanson *Afortunada,* et le sol autour d'elle avait vibré. Il avait vibré quand elle s'était avancée en ajoutant à la musique enregistrée les paroles qui nous avaient identifiées jadis : "*Ah ! Afortunada, la chanceuse / a fait fortune et ne possède rien…*" A tremblé aussi cette espèce d'aurore boréale sur laquelle, inscrits en jets de lumière, nos anciens noms apparaissaient et disparaissaient, de même que nos visages d'enfant, lisses comme de la porcelaine, vingt et un ans plus tôt. Et exultait surtout le présentateur qui, après s'être colleté avec quatre chanteuses médiocres, était enfin face à une concurrente digne de ce nom. Le moment était favorable. L'animateur était conquis. Gisela Batista ne lui

avait pas encore tendu la main que déjà il s'inclinait jusqu'à ses pieds avec une soumission d'esclave. Les mains du public qui remplissait la salle jusqu'aux balcons s'agitaient encore plus frénétiquement. Toutefois, pour nous trois, assises dans la travée latérale, rien de ce qui se passait sur la scène ne constituait une surprise. Connaissant Gisela et son passé, de même que notre contribution, avec laquelle elle concourait, nous étions en paix, persuadées d'assister à quelque chose de plus que prévu. Pourtant, les faits allaient emprunter un chemin différent. Le jeune homme a demandé : "Comment ça se passait, Mimi, comment vous sentiez-vous en votre qualité de capitaine de cette troupe de femmes épatantes ?"

"Oh là là, mon cher, ça a été toute une épopée."

Et Gisela Batista, en cette nuit d'été, au lieu de parler d'elle-même, comme on s'y serait attendu, préféra évoquer, l'un après l'autre, le nom de ses compagnes, nous présentant comme un groupe sans défaut, nous élevant toutes à la catégorie de filles bien, se diluant au sein du groupe en une sorte de modestie orgueilleuse qui plaisait énormément au public. Commodément installée dans le fauteuil en forme de barque, la *maestrina* nous décrivit comme cinq filles magnifiques, avec des histoires et des natures différentes, attirées simultanément depuis plusieurs endroits de l'Afrique par le son d'un piano. Cinq jeunes filles dispersées, nées et élevées dans des régions différentes et néanmoins toutes également fascinées par la même musique. C'était le son d'un beau Yamaha à queue, un instrument oublié dans un garage face au Tage, c'était son clavier qui nous avait convoquées l'une après l'autre, en agitant sans interruption sa denture magique nuit et jour. Un beau spécimen luisant comme une perle noire au milieu de gravats, sans une main qui le touche. Un piano exécutant seul une partition dont les dernières notes ne s'achèveraient que lorsque toutes les cinq, arrivant par des chemins différents, se retrouveraient réunies autour de l'instrument. Au bout de tout ce temps-là, elle se rappelait encore, comme si ça s'était passé le matin même, le moment où la dernière chanteuse, en

Extrait de la publication

arrivant dans le garage, s'était appuyée contre le piano et avait dit : "Nous voici. Moi j'ai marché au-dessus de l'océan…"

Avait expliqué Gisela, contre toute attente. Et donc, le public, touché par cette histoire de transcendance, si inattendue et si bien racontée, a souhaité que nous nous identifiions et nous avons soudain émergé toutes les trois de nos fauteuils pour occuper le rectangle de l'écran dans toute sa largeur sans que cela ait été le moins du monde programmé. Ce qui n'était pas désagréable. Présentées par Gisela Batista comme les descendantes des morceaux d'un vieil empire perdu qui faisait encore souffrir ici et là, nous avons dû nous lever afin de remercier pour les applaudissements. Applaudissements qui se répercutaient sur l'applaudimètre, lequel envoyait le message une fois mesuré aux lampes de la barque, qui s'allumaient, s'éteignaient et se rallumaient, rendant justice au savoir-faire de la candidate, l'incandescence des lampes se transformant à son tour en grands chiffres rouges. Un enchaînement extraordinaire. Le présentateur ne savait que dire, il était ébloui. Le présentateur reprenait le sujet : "Un piano qui convoquait nuit et jour cinq jeunes filles éparpillées sur la terre ?"

"Oui, qui les appelait, les unissait, attirées qu'elles étaient par une aria interminable, exécutée par une main invisible…"

"Ravissant !" a déclaré le jeune homme en se déplaçant lui aussi dans les eaux de l'empire instantané avec l'agilité d'un poisson.

Alors, la chanson enregistrée a de nouveau surgi, tout ce volume sonore a quitté la scène et s'en est allé se répercuter sur le fond de la salle : "*La chanceuse a un logis et n'a pas de maison / Elle a un amour et n'a pas d'amant / Elle a du courage et n'a pas de renommée / Voilà pourquoi / Cette chanson te donne tout et n'exige rien…*" Ensuite la réverbération du son s'est détachée du fond de la salle, elle a enflé et empli tout l'espace de la scène. La concurrente ne voulait pas que ce moment prenne fin. Appuyée contre le présentateur, avec qui tous les gestes avaient sûrement été répétés, Gisela Batista a évoqué un nouveau thème. Un sujet connu de notre seul petit groupe,

un secret n'appartenant qu'à nous, caché depuis plus de vingt ans et que, pour une raison qui m'échappait totalement, la concurrente était impatiente de révéler en cet instant précis. C'était sûrement l'effet du royaume de l'éphémère, la certitude que l'événement qui se produisait à chaque instant n'aurait pas de conséquence au-delà de cet instant. Gisela Batista n'a pas perdu de temps, elle s'est approchée du bord de la scène, suivie par une caméra, et elle a crié dans ma direction : "Je ne peux dire la vérité que maintenant. C'est elle…" Gisela m'a désignée de la main. "C'est Solange de Matos, assise là-bas, qui a écrit toutes les paroles de la chanson *Afortunada.* Toutes, mais toutes, de la première à la dernière, sauf que nous ne pouvons le révéler qu'au bout de tout ce temps-là…"

"Mon Dieu !"

Le présentateur s'est montré sidéré.

Ainsi donc, Solange de Matos avait composé les paroles et s'était servie de quatre hétéronymes ? Quatre noms pour une seule personne ? "Comment était-ce possible ?" a demandé le jeune homme, comme s'il était surpris par une révélation aussi tardive, devant toute cette assistance. Mais le moins qu'on pouvait dire de ce public c'est qu'il était constitué de personnes sensibles, habituées à faire face à la représentation des débris de l'âme, car en entendant la phrase relative à l'hétéronymie, la salle a été prise de folie. L'œil d'une des caméras s'est précipité sur notre rangée, les sœurs Alcides ont été interviewées et contrairement à ce qui avait été prévu j'ai dû monter sur la scène et, l'espace d'un instant, Solange de Matos a été tenue pour une parolière parmi les grandes parolières. Dans la conversation qui s'est ensuivie, des noms célèbres ont été mentionnés. Même des noms légendaires, liés à des moments non moins légendaires, comme ceux de Michel Vaucaire, Ray Evans et Vinicius, le grand Vinicius de Moraes, mêlés à celui de Solange de Matos. Alors, Solange, la parolière, devenue l'auxiliaire de la chanteuse qui concourait, a dû reproduire l'intégralité des paroles d'*Afortunada*, puis de *La Maisonnette à New York,* et ce secret de notre vie, préservé pendant de

Extrait de la publication

si longues années, a donné lieu à une minute d'épiphanie. Je ne savais comment réagir, heureuse de cette révélation et en même temps angoissée par la façon dont elle avait lieu, mais pour être franche je n'ai même pas eu le temps de faire la part de la joie et de l'embarras. Car j'étais encore en train de confirmer devant ce public-là qu'en effet c'était vrai, que j'avais écrit moi-même la plupart de ces paroles, quand déjà la musique de *Où irons-nous habiter* s'abattait sur la salle, comme si elle était une illustration de tout ce qui n'avait pas été dit. Ou, plutôt, je ne m'étais pas encore remise de cette espèce d'attaque contre mon écheveau gardé secret depuis deux décennies, que déjà la voix enregistrée de Madalena Micaia allait frapper les murs de la grande salle, les incurvant par son intensité, surtout quand elle entonnait les derniers mots de l'interrogation *Où irons-nous habiter/Dans la passion ou dans la mer,* et que le rythme atteignait le balancement parfumé d'un *blues*. Un grand mal à la tête. Ou, pour m'exprimer différemment, un des moments intimes de ma vie venait d'être exposé en public, sans que soient précisées la raison d'être ni la conséquence, et deux secondes plus tard je me dirigeais déjà vers ma place dans la salle, entendant une autre mélodie exploser dans mon dos. Je me sentais agressée. Pourtant, je n'avais aucune raison de me plaindre.

Des quelques secondes dont était faite cette demi-heure consacrée à Gisela Batista, trois lui avaient servi à s'acquitter d'une dette qui me concernait exclusivement. Je ne pouvais donc que remercier Gisela d'avoir mentionné ces faits passés, car les avoir évoqués ne lui était d'aucune utilité. C'était de la générosité pure de sa part. Gisela n'avait pas besoin de parler de mon histoire pour que les lampes s'allument, comme elles le faisaient en cet instant, ajoutant des incandescences qui se transformaient en des chiffres qui se multipliaient par centaines. N'importe quel autre épisode aurait abouti au même résultat. Il faut rendre à César ce qui est à César. La sensation d'avoir été attaquée dans un endroit inaccessible de mon âme était réelle et atteignait douloureusement et de façon diffuse tout mon corps, mais ce n'était pas justifié. Je venais finalement

Extrait de la publication

d'être dédommagée d'une dette ancienne. La preuve c'est que les sœurs Alcides, à côté de moi, me regardaient et même elles se sentaient réconfortées. Je les entendais rire et chuchoter de satisfaction. "Ça s'est bien passé, non ?" demandait Maria Luísa d'une voix étouffée. Une seconde plus tôt, j'aurais répondu – "Ça a été horrible". Maintenant que j'avais réfléchi et laissé s'écouler cette seconde interminable, je ne pouvais que dire : "Ça s'est passé admirablement, c'est sûr."

Cela étant, que pouvais-je désirer de plus ?

Mais peut-être cela n'avait pas été le moment le plus surprenant de la soirée. Car, lorsque la voix enregistrée de Madalena Micaia, notre voix la plus grave, la voix vraiment puissante, a terminé la dernière phrase du refrain, accompagnée par le chantonnement de Gisela Batista et par le chœur du public, aussi bien moi que les sœurs Alcides avons compris que nous étions entrées sur le territoire de l'empire instantané dont nous ne pourrions plus jamais nous échapper. Ça s'est passé de la façon suivante : Gisela Batista, appelée ici Mimi, enjointe par le présentateur d'expliquer l'absence de l'interprète de ce magnifique solo, a commencé par dire que Madalena Micaia, la voix du groupe, *notre voix*, ne se trouvait pas présente tout simplement parce qu'elle était retournée sur son continent d'origine. Gisela a même fini par dire : "L'appel du pays est très puissant. Vous le savez, n'est-ce pas ?"

Et elle a dit encore autre chose.

Elle a dit que la propriétaire de cette belle voix *jazzistique* vivait maintenant dans les alentours d'une petite ville africaine, dans un endroit dépourvu d'eau, de lumière, sans téléphone, sans électricité, sans antibiotiques, sans alimentation digne de ce nom, sans rien de cette vie-ci, avec des maladies anciennes et modernes pullulant partout, et que c'était pour cette simple raison qu'elle ne se trouvait pas sur cette scène. Elle vivait dans un pays distant, loin de tout. Alors, comment l'appeler ? Comment lui dire viens, saute dans un avion, nous t'attendons ? Viens, tu ne le regretteras pas ? Une salle de mille

places souhaite t'applaudir ? Comment faire ? Oui, comment lui annoncer cette soirée où elle était attendue ? Puisque le téléphone ne fonctionnait pas d'ici à là-bas ? A expliqué Gisela Batista, illustrant l'impossibilité pour *la voix* d'être ici en cet instant, dans ce lieu où elle aurait dû se trouver. Le temps filait. Et le jeune présentateur, fort attristé, a demandé instamment que l'absente, entourée par la peste et le sida, là-bas dans une lointaine petite ville obscure, faite de tôles, de carton et d'écorces d'arbre, soit applaudie.

Sa tristesse augmentait : "Des applaudissements, donc, pour Madalena Micaia, qui vit dans une masure en Afrique au milieu de la peste et du sida. Des applaudissements pour elle. Peut-être même qu'elle nous entend et nous voit, si par hasard une coïncidence heureuse fait qu'elle est à proximité d'un téléviseur, car nous sommes en train d'émettre pour le monde entier."

"Pour le monde entier", a dit Gisela Batista.

Et la *maestrina* a fait signe aux caméras, elle s'adressait à Madalena Micaia puisque le monde était un espace illimité incluant la terre ronde où en un endroit quelconque de sa surface se trouvait la jeune fille à la voix magnifique qui vivait obscurément. La vie des gens était ainsi. Madalena Micaia était sûrement là-bas. Mais comme je savais que Madalena Micaia ne se trouvait pas sur la surface terrestre, qu'elle ne s'y trouverait plus jamais – nous le savions toutes les quatre –, je me demandais pourquoi Gisela Batista s'était engagée sur cette voie-là, vingt et un ans plus tard. Où voulait-elle en arriver ? Cette question nous clouait sur nos sièges.

Assises comme moi dans la salle, les sopranos ne bougeaient pas non plus, elles étaient paralysées. Mais inutile d'être sidérées. Tout se passait devant nous comme si nous n'étions pas présentes. La barque avec ses lampes, vers qui était émise l'impulsion synchrone de l'applaudimètre, s'était muée en un brasier incendié de rouge. Le courant de solidarité avec l'Afrique, déclenché par l'évocation de la figure absente de Madalena Micaia, exigeait ça. En arrivant là, tous savaient déjà

Extrait de la publication

que Gisela Batista, la plus connue d'entre les concurrentes, la mieux équipée, celle qui avait à son actif un disque sentimental sorti en 1988, celle qui était capable de métamorphoser l'heure de la nostalgie en un tourbillon d'allégresse et de triomphe, celle qui savait se débrouiller sur le territoire de l'empire instantané comme s'il était depuis toujours sa chambre à coucher, avait dépassé la somme cumulée des chanteuses précédentes et je m'inclinais totalement devant son talent. Le premier choc passé, mon admiration pour notre ancienne *maestrina* était aussi profonde que celle du présentateur et du public. Et Maria Luísa, muette et paralysée, devait éprouver le même sentiment. Ce qui n'était pas exactement le cas de Nani Alcides.

Assise à côté de moi, Nani ne s'était pas départie de son irrévérence. Incroyable comme la plus jeune des sœurs Alcides n'avait absolument pas changé. Elle était restée silencieuse jusqu'alors, mais maintenant, comme autrefois, elle avait l'intention d'intervenir, elle voulait susciter une réaction, provoquer un mouvement, un cri, une interruption quelconque. L'envie qu'éprouvent certaines personnes d'entraîner la suspension de ce qui ne peut pas être arrêté. Je savais ce qu'il en était. Elle était en train de calculer et aboutissait à la conclusion que l'enfant de Madalena Micaia devait avoir maintenant vingt ans et pendant que Gisela parlait, elle le voyait sortir par la porte de la masure en tôle avec une mitraillette à la ceinture, deux ailes sombres dans le dos, elle le voyait voler par-dessus les continents et raser plusieurs villes depuis le ciel nuageux. C'est pourquoi, Nani, si proche de la travée, parlait plus haut qu'il n'aurait fallu. Exaltée, elle demandait : "Et si nous grimpions sur la scène et si nous disions la vérité ? Si nous racontions comment tout s'est passé ? Si nous en finissions une bonne fois pour toutes avec cette hypocrisie ?" Nani m'a serré la main droite jusqu'à me faire mal. La soprano s'est même levée, elle a créé un certain brouhaha autour de nous, plusieurs têtes se sont retournées pour nous regarder, les caméras nous ont tourné le dos, l'opérateur a signalé qu'il avait détecté un problème dans l'assistance et un garçon a commencé à descendre dans notre direction, mais ça n'exigeait aucune mesure

particulière. Je connaissais le tempérament de Nani Alcides depuis plus de vingt ans, je connaissais donc ses impulsions et ses reculades, je savais qu'elle ne risquait pas d'aller au-delà des limites permises. Nani était comme ça. Elle le confirmait une fois de plus. Tout comme Nani s'était levée et avait gesticulé, menaçant de perturber la sérénité du moment, de même Nani s'était rassise et avait repris sa place.

C'était normal.

À bien réfléchir, contrairement à ce que la soprano bredouillait à côté de moi, Gisela ne mentait pas, c'était le passé qui était imparfait, et pour que ce qui s'y était produit s'adapte à la compréhension du présent, il fallait que le récit qu'on en ferait soit modifié. C'était tout. On ne pouvait même pas parler d'imagination. Non, il ne s'agissait pas d'imagination. Il s'agissait simplement d'une vérité différente. Finalement, le récit de Gisela était une vérité différente qui donnait au présent la cohérence qui lui manquait, renvoyant vers le futur l'espoir qui autrement pourrait ne pas exister. Et si ce récit s'adaptait parfaitement à ce qui était nécessaire, pourquoi irions-nous déterrer du fin fond de l'oubli la version authentique ? L'évocation des faits tels qu'ils avaient eu lieu pourrait transformer le passé en menace. Tenter de reproduire le passé serait de la folie. La raison issue de la réflexion est une créature puissante. Après avoir entendu les paroles que Gisela Batista venait de proférer, il était si clair qu'il en était bien ainsi que même Nani Alcides pensait sûrement la même chose que moi en cet instant précis. À savoir que Gisela n'était pas une femme mais une magicienne. Et donc Nani s'est calmée, elle s'est apaisée et, comme vingt et un ans plus tôt, nous sommes restées tranquillement à nos places, main dans la main, mains serrées, pendant que des images folles nous passaient par la tête, des fragments de souvenir s'ajustaient, s'adaptaient à la nouvelle réalité et accédaient peu à peu à une zone de stabilité et de repos. Il n'y a pas d'intelligence qui ne conduise à l'exercice du repos. La prudence elle-même est

Extrait de la publication

déjà une de ces instances. Les morts ne le racontent pas mais ils le savent. D'ailleurs, c'est exactement ce que j'ai conclu, ou quelque chose de très semblable, tout de suite après, lorsque l'animateur a présenté le dernier tableau de la soirée. Il a pirouetté sur ses talons et l'a annoncé devant les grands yeux minuscules des caméras : "Le voici ! Et maintenant, mesdames et messieurs, que va-t-il arriver ?" a-t-il demandé. Nous savions très bien ce qui allait arriver. Les concurrentes étaient différentes, mais leurs chances étaient égales. Le jeune homme a désigné la partie supérieure de la scène et nous avons compris que l'instant du personnage mystérieux était arrivé.

Car il y avait un personnage mystérieux.

Ça n'a pas encore été dit, mais les dernières marches d'un escalier aboutissaient au milieu de la scène. Les marches supérieures étaient cachées ou du moins elles étaient restées invisibles jusqu'au moment où le personnage imprévu est descendu, mais une fois éclairé de haut en bas l'escalier était en colimaçon comme au temps des comédies musicales de George Cukor et de Robert Wise, une incurvation stratégique propice aux spectacles grandioses. Il s'agissait de l'épisode final. Soudain l'escalier spectaculaire est apparu dans la lumière, s'offrant entièrement à la concurrente Gisela Batista. Pendant ce temps, sur le devant de la scène, plusieurs petites jeunes filles chantaient des paroles écrites jadis par moi : "*N'a pas qui veut, mais qui peut / Une maisonnette portugaise à New York…*"

C'était des jeunes filles très minces, presque nues, qui chantaient avec des tressautements inédits la chanson que nous avions chantée, puis qui ont disparu au pas de gymnastique, mais à ce moment-là un échange de paroles suffisant avait eu lieu entre Gisela Batista et le présentateur pour que je sache qui allait descendre les marches de l'escalier mystérieux. Un nom résultait de cet échange : João de Lucena.

Cela ne faisait aucun doute, j'avais la certitude qu'au son des derniers accords de *La Maisonnette à New York,* prolongés

Extrait de la publication

à présent en version instrumentale, la silhouette de João de Lucena, l'homme qui avait été jadis le chorégraphe de notre groupe, commencerait à descendre. Je le savais, c'était si clair, si prévisible. Le voilà qui arrivait en personne, glissant devant la musique : "*Elle existe, elle existe/Tu as emporté là-bas la maison portugaise/ Là où tu vis, là où tu dors/Là où tu pratiques ton art, où tu ressuscites, où tu meurs/Tous les jours…*" Le voilà qui arrivait. Certains ne l'ont pas reconnu. Gisela Batista, si près de l'escalier, bras tendus dans l'attente de la révélation du personnage mystérieux, ne l'a pas reconnu. Les sœurs Alcides ne l'ont pas reconnu. Moi, je l'ai reconnu. J'ai aperçu ses chaussures pointues, ses vêtements larges, trop larges, dansant autour de son corps, lequel dansait à son tour, je voyais sa veste trop longue. Qui avait acheté une tenue semblable à João de Lucena ? Qui donc ? Me demandais-je. C'était mon tour de vouloir me lever de ma place, mais je n'ai pas bougé. Très surprises, les sœurs Alcides ne bougeaient pas non plus, ce qu'elles voyaient sur la scène les concernait. Finalement, tous se sont levés en même temps. Mes compagnes aussi ont réussi à quitter leur place. Je suis restée assise. Inutile de faire quoi que ce soit. Autour de moi la fête battait son plein, l'applaudimètre attribuait une victoire écrasante à Gisela Batista et une gaieté estivale réunissait vaincus et vainqueurs, tantôt sur la scène, tantôt en débandade le long des couloirs. Les caméras se précipitaient au-delà des espaces classiques sur les talons des spectateurs, elles trottaient à reculons devant Gisela Batista, et soudain, comme je l'ai déjà dit, cet envol de João de Lucena dans ma direction : "Tu te souviens encore de moi ?" Et notre étreinte, notre tournoiement, notre évolution dansante jusqu'à la porte et la pluie de scintillements et de lettres projetés défilant sur le dos de nos vêtements, et le cri des spectateurs : "Regardez João de Lucena qui danse avec Solange de Matos ! Regardez ça !"

Ensuite Gisela est venue, et moi je ne trouvais pas mes mots, et les sœurs Alcides ne trouvaient pas leurs mots. Les lois venaient d'être promulguées dans l'empire de l'instantané et nous ne les connaissions pas encore, nous étions encore

Extrait de la publication

analphabètes dans ce domaine. Désorientées, nous nous sommes séparées, chacune allant de son côté une fois arrivées sur le trottoir de l'avenue de la Liberté.

"Solange, tu te sens bien ? Ne mens pas…"

L'inquiétude de Gisela Batista était réelle. Je l'ai déjà dit. Je ne peux pas me plaindre. Ensuite elle a rejoint définitivement son groupe, ayant préalablement daté et signé les limites de son absence de responsabilité en ce qui concernait cette affaire. Gisela n'avait pas appelé João de Lucena. Ce n'était pas elle qui avait téléphoné d'innombrables fois au Het Muziektheater jusqu'à le trouver au bout du fil. La responsabilité en incombait à la production. Elle le jurait, la main sur le cœur, et, ce faisant, sa jambe gauche sortait par la fente de sa robe longue. Elle jurait qu'elle n'aurait jamais imaginé que ce serait le chorégraphe qui allait descendre par l'escalier mystérieux. Ça ne lui était jamais passé par la tête. Elle le jurait, absolument. Gisela disait au revoir avec tristesse, douleur, dans l'agitation, avec des larmes dans les yeux, avec l'émotion propre aux vainqueurs qui savent qu'ils perdront quelque chose s'ils s'attardent deux minutes de plus pour dire un mot aux vaincus. Ils ne doivent pas le faire, Gisela ne le faisait pas. Mon admiration pour elle demeurait intacte. Elle augmentait d'ailleurs à mesure que je la voyais s'éloigner sur le trottoir en direction de son groupe plutôt bavard. Tous pouvaient partir en paix. Cette soirée ne faisait pas partie du jour, elle était une gare à l'heure de l'arrivée. Des taxis s'entassaient devant le *Tivoli*, ils arrivaient et ne repartaient pas, car personne ne découvrait le restaurant où un souper digne de ce nom puisse être servi aussi tard. Provenant d'une rue latérale, voilà que surgissait par miracle un taxi libre. Deux hommes vêtus de blanc et d'un blazer noir réussirent à l'arrêter. J'aperçus un bras qui me faisait signe. Quand j'eus repris mes esprits, je me retrouvai sur la banquette arrière. Je me sentais bien. Une joie extraordinaire régnait dans le taxi. L'hôtel était en face, mais les occupants n'avaient aucune envie d'y entrer, ils avaient l'intention de traverser Lisbonne, si possible en poussant des vivats dans l'air. L'un d'eux, le plus jeune, parlait portugais avec un accent

Cet ouvrage a été composé par
Atlant'Communication
au Bernard (Vendée)

N° d'édition : 0836001 – N° d'impression :
Dépôt légal : janvier 2012

Imprimé en France

Extrait de la publication